

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 15 DÉCEMBRE 1894

No. 15

SOMMAIRE:

RÉCEPTION DU GOUVERNEUR - GÉNÉRAL, LE SNOBBISME CANAYEN, *Duroc*. — LES SŒURS DE LA CONGRÉGATION, *La Rédaction*. — L'INDISCIPLINE CHEZ LES CASTORS, L'APPEL A LA RÉVOLTE, LA HAINE DU GRAND CHEF, *Libéral*. — LES ÉCOLES DE QUÉBEC, LE RAPPORT DE CETTE ANNÉE, *Magister*. — POPULARITÉ ET GROS SOUS, *Lutteur*. — LA MORT PERSÉCUTÉE, *Ursus*. — TROISIÈME CONCERT SYMPHONIQUE, *Henri Roulland*. — LES LIVRES ET LES BIBLIOTHÈQUES AUX ETATS-UNIS. — COQUELIN ET L'ART DU COMÉDIEN, *Lorgnette*. — QUESTIONS ET RÉPONSES, L'OREILLE MUSICALE — FEUILLETON: LA MAIN COUPÉE, (Suite et fin), *Henri Rivière*.

LE REVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

RECEPTION DU GOUVERNEUR-GENERAL

LE SNOBBISME CANAYIEN

Snob, Snobber, Snobbisme, trois mots anglais francisés comme l'est malheureusement l'idée qu'ils représentent.

Le *snobbisme* est une sorte de dépression ou de déformation morbide du cerveau qui pousse irrésistiblement celui qui en est atteint à affecter une tenue qui n'est pas la sienne, à singer des attitudes contraires à sa conformation physique, à rechercher des milieux pour lesquels il n'est pas créé, à imiter des modèles qu'il ne peut atteindre, en un mot à sortir entièrement de sa peau pour en adopter une d'emprunt qui n'est pas faite sa à taille.

La maladie en question est d'origine britannique comme le nom qu'elle porte, mais elle s'est terriblement répandue depuis quelques années et vient de faire invasion chez nous, au point de constituer une catégorie à part, la plus dangereuse de toutes: le *snobbisme canayen*.

Ah, nous en avons eu une terrible débauche, il y a quelques jours à peine!

C'est l'arrivée à Montréal du Gouverneur-Général qui l'a provoquée et c'est la réception à la salle d'Exposition des Beaux-Arts qui en a été la cause immédiate.

Entendons-nous bien: nous ne voulons en

aucune façon manquer de respect à Lord et à Lady Aberdeen, qui sont les hôtes de notre cité ; nous ne voulons pas non plus critiquer la réception qui était toute naturelle et, bien qu'un peu surannée, un peu vieux jeu, tout comme la cérémonie du baise-Main dans *Barbe Bleue*, n'avait rien d'extraordinaire.

S'il plaît à certaines personnes de faire des frais de toilette, de prendre une voiture à neuf heures du soir pour se rendre au Square Philipps, de grimper deux escaliers, de traverser une salle entre deux rangs de gardes nationaux habillés de rouge, d'entendre écorcher leur nom par un grand diable en chapeau à plumes, de faire trois révérences, de redescendre les deux escaliers, de remonter en voiture et de rentrer chez eux à neuf heures et demie pour se coucher avec la satisfaction du devoir accompli et la conviction d'avoir été très *chic*, c'est leur affaire.

Par exemple, personne n'a le droit de se rendre ridicule, surtout parmi les *canayens* ; car nous sommes tous solidaires.

Eh bien, les nôtres se sont rendus ridicules.

On sait que, dans les avis annonçant la réception en question, on avait glissé cette malencontreuse notice : "*court veils and feathers at convenience*," "les voiles de cour et les plumes à volonté.

Pour des Anglais, pour Lord et Lady Aberdeen, cette notice-là est toute naturelle ; elle leur vient à l'esprit de suite et ne présente rien d'anormal. Ces questions d'étiquette, ces bribes du grand cérémonial sont leur vie, ils sont élevés là-dedans ; ils appartiennent à une race monarchique imbue des traditions et du code de l'étiquette avec toutes ses rigueurs. La jeunesse anglaise naît et grandit avec des idées de ce genre, en entendant discuter partout des questions de préséance ou autres problèmes du même genre. C'est un peuple d'aristocrate, et tout ce qui est aristocratique est par conséquent de leur essence.

Nous n'avons donc, lorsqu'ils se livrent à ce que nous considérons comme de puérils distinctions, aucune raison de nous étonner et de protester.

Par exemple, lorsque nous voyons notre race essentiellement démocratique et travailleuse ; lorsque nous voyons nos gens, sortis comme nous du peuple et de ce sol vierge encore, vouloir singer les produits de dix siècles d'oppression et de servilisme nous avons le droit de protester et de crier gare, car on est en train de nous faire marcher en arrière.

Nous ne faisons pas de la voyoucratie ici ; nous plaçons la cause du bon sens.

Cette notice dans l'invitation officielle, notice que j'ai qualifiée de malencontreuse, a provoqué dans certains millieux féminins une vraie crise.

Puisqu'on pouvait porter un voilé et des plumes, tout le monde en voulait avoir.

Carsley et Morgan pendant huit jours en ont exhibé dans leurs vitrines et débité sur leurs comptoirs. Pas une femme n'y a manqué ; toutes ont donné dans le panneau.

Si l'aide de camp qui avait rédigé la notice avait songé à boodler, il eût pu toucher une rude commission !

Alors, qu'avons-nous vu ?

Nous avons vu arriver certaines bonnes canayennes ornées de plumes sur la tête, qui auraient mieux fait d'imiter leurs ancêtres iroquois ou hurons et de se les mettre dans le dos.

S'il fallait citer tel ou tel nom que chacun a sur les lèvres on verrait qu'il y a bien eu là un spectacle atrocement ridicule pour notre amour-propre national, et on avouerait que nous avons raison de nous plaindre.

Nous le faisons sans aigreur, sans parti-pris, mais avec tristesse.

Nous voulons notre race canadienne forte, intelligente et respectée. Nous la voulons libérale et démocratique.

Tout ce qui l'éloigne de ces hautes qualités nous touche au cœur.

Nous voulons que les nôtres, en aucune circonstance, n'abdiquent leur dignité. Nous tenons à ce qu'en tout lieu, ils ne soient pas déplacés. Nous exigeons qu'ils respectent le pouvoir, mais nous leur défendons les cour-

bettes. Nous leur conseillons de vivre en paix avec les Anglais, mais malheur à ceux qui s'abaissent au point d'abliquer leur honneur, leurs coutumes et leur sang, pour flagorner le conquérant !

DUROC.

LES SOEURS DE LA CONGRÉGATION

Les sœurs de la Congrégation, dont nous nous sommes occupé à propos du Bazar tenu au Monument National, viennent de demander à la Législature de Québec une subvention pour aider à la reconstruction du Couvent de Villa-Maria.

Nous traiterons de ce sujet dans notre prochain numéro.

LA REDACTION.

L'INDISCIPLINE CHEZ LES CASTORS

L'APPEL A LA RÉVOLTE

LA HAINE DU GRAND CHEF

Les journalistes castors canadiens ont vraiment une façon de parler du clergé et des autorités religieuses, qui est stupéfiante, lorsqu'ils s'adressent à la France dont le clergé de jour en jour plus *rallié*, suit docilement les leçons de son Chef Suprême le Pape et se livre aux marques de respect les plus légitimes, à l'égard du gouvernement que la France, notre mère-patrie, s'est librement choisi.

Voici l'un d'eux qui écrit dans la *Vérité* ce qui suit :

Plus de résistance, plus même de protestations. C'est une lassitude profonde de ceux qui naguère marchaient, alertes et décidés, à l'assaut des lois sectaires. La prudence a succédé aux saintes audaces, l'inertie à l'action, et ce qu'il y a de triste, c'est que des voix qui paraissent autorisées mais au fond qui ne sont qu'ambitieuses, prétendent que telle est la consigne, tels sont les désirs du Pape.

Sans doute ils mentent, mais ils sont crus et obéis. Pour être moins aigu, le mal n'en est que plus profond. Léon XIII a ordonné la soumission à la République, et le combat contre la législation sectaire. Ce dernier point paraît presque universellement passé sous silence ; quant au premier, il s'est accompli avec bassesse. Que Dieu délivre le Canada de cette plaie des chiens muets et de celle d'un clergé qui s'affaïsse, hypnotisé par des mitres brillantes ou de simples cures de cantons que l'on fait miroiter à ses yeux.

Ayons donc, une pauvre petite fois, le malheur d'écrire chose pareille, de dénoncer le clergé du Nord-Ouest s'affaissant et cédant tout à Wallace, hypnotisé par la mitre brillante de St. Boniface.

Disons un peu cela et voyons si nous ne serons pas immédiatement vilipendés, pris, pendus haut et court et dénoncés à la vindicte publique.

C'est maintenant ainsi pourtant qu'est traité le clergé patriote de France :

Le plus grand mal que nous ait fait la République, c'est, par le choix et l'action de ses créatures, d'avoir communiqué au jeune clergé la fièvre de l'*avancement*. Le mot seul est un scandale, mais maintenant il a cours : les convictions, le zèle, sont récompensés en proportion de leur faiblesse.

Quel joli éloge d'un clergé et d'une église qui est une, *apostolique* et *romaine* !

Et la *Vérité* croit-elle que nous allons laisser ceux de là-bas prendre seuls leur part de cette apostrophe ?

Croit-il que nous ne généraliserons pas, comme on généralisait lorsqu'un citoyen se plaignait d'un prêtre adultère au Canada ?

Evidemment, le Pape, dit-il, n'a pas voulu cela, mais les ambitions jeunes et malsaines, appuyées sur les influences de la loge voisine, ont travesti sa pensée et paralysent sa volonté.

Encore très bon pour le Pape, M. Tardivel.

Il consent à ne pas le rendre responsable du mal ; mais le clergé, en somme, attrape toujours.

Et il ajoute :

Pendant ce temps les radicaux et les socialistes se ruent au pouvoir, sapent avec tout l'art de la balistique légale, les derniers fondements de la religion, de la propriété, de la conscience. Ah ! quel exemple nous donnent ces gens-là !

Eh bien, là, vrai ! Si nous avons écrit cela, nous aurions attrappé, on l'avouera, une censure qui n'aurait pas été de paille.

Proposer à la jeunesse l'exemple de Ravachol, c'est ce que nous n'aurions jamais osé faire, si hérétiques qu'on nous croie.

Et voilà leur œuvre, la *Vérité* la détaille :

Infatigables, ils sont partout, au centre de toutes les grèves, au sein de toutes les grandes villes, soulevant

les ouvriers contre les patrons, le peuple contre le gendarme, prodiguant les poignées de mains, les paroles, les lettres, les articles de journaux, les conférences, organisant des cotisations, des souscriptions, des œuvres de presse, le sou de l'école laïque ou du journal socialiste, groupant toutes les passions, tous les appétits, toutes les crédules illusions pour en faire une force révolutionnaire effrayante.

Les catholiques, eux, alors que l'ennemi fait rage et prépare ses formidables batteries, dorment par ordre supérieur.

In cauda venenum.

Quel peut-être cet ordre supérieur pour des catholiques : cela ne peut pas être autre chose que celui du Pape, sans doute ?

Alors, c'est le Pape qui laisse faire tout cela ?

Tant mieux, c'est que ce n'est pas si mal après tout,

Le pape doit aussi bien s'y connaître que M. Tardivel, *sauf le respect* dû à sa haute théologie.

Laissons donc faire le Pape, tout va bien.

Que Tardivel conduise de son mieux son petit troupeau de castors, c'est son affaire.

Qu'il empêche de leur *piller* sur la queue c'est son devoir.

Qu'il leur fournisse du picotin à gruger, c'est son occupation.

Qu'il leur laisse faire des petites saletés de temps en temps, c'est sa seule raison d'être.

Mais enfin qu'il laisse le Pape s'arranger à sa guise.

Evidemment le respect du clergé français pour la volonté de la nation française embête douloureusement ceux qui ont souscrit pour faire battre les Français à Austerlitz, ceux qui ont fourni de l'argent pour élever la statue de Nelson ; ceux qui ont excommunié les patriotes ; ceux qui ont *basardé* les biens à eux commis par la France pour l'éducation de ses enfants ou petits enfants au Canada ; ceux qui ont laissé pendre Riel ; ceux qui veulent empêcher l'érection de la statue de Chénier, mais enfin cela prouve que tous ceux qui n'ont pas approuvé cela n'ont pas tort.

C'est même un bon point pour beaucoup de gens qu'on veut ostraciser.

Le Pape n'est *plus* du côté des *cafards*, cela se voit.

Quand donc le saura-t-on bien au Canada ?

LIBERAL.

LES ÉCOLES DE QUÉBEC

Le Rapport de cette année

UN ETAT DE CHOSES DÉSOŁANT

Le rapport du Surintendant de l'Instruction publique dans la province de Québec cette année est absolument navrant.

Notre pauvre province est réellement abandonnée, et les résultats sont désespérants.

Nous pensons avoir le droit de pousser un cri d'alarme, dût-on nous jeter encore une de ces lourdes pierres dont notre enseigne toute neuve est déjà criblée.

Si l'on examine la face même du rapport, des yeux inaccoutumés peuvent s'y tromper, car en somme les chiffres ne sont pas trop mauvais.

En 1893-94, il y avait dans la province 5,697 écoles ; l'année précédente il n'y en avait que 5,640. Le nombre des élèves inscrits a été de 284,047 ; l'année précédente, 92-93, il n'était que 275,969. Le nombre des élèves assistant au cours était de 214,960 en 93-94 et l'année précédente de 206,487, seulement.

Il y a évidemment augmentation dans l'inscription et dans l'assiduité.

Le nombre des élèves de langue française a augmenté de 221,700 à 231,372.

Le nombre des élèves anglais a diminué de 44,983 à 43,543.

Le nombre des élèves catholiques fréquentant les écoles catholiques est pour 93-94 de 246,659.

Celui des enfants protestants fréquentant les écoles protestantes est pour la même année, de 32,092.

Il y a 1291 élèves protestants dans les écoles catholiques et 2,600 élèves catholiques dans les écoles protestantes.

Mais ce qui est regrettable à constater c'est que l'année dernière le nombre des élèves français apprenant l'anglais a diminué de 49,565 à 48,253, et le nombre des élèves anglais apprenant le français a baissé de 19,326 à 18,542.

Un autre danger c'est que l'augmentation du nombre des enfants qui assistent à l'école

est limitée à ceux qui sont dans leur première année ou leurs éléments, tandis qu'il y a une diminution notable dans les classes plus élevées.

D'ailleurs, voici les chiffres :

	1892-3.	1893-4.
Cours élémentaire, 1 ^{re} année.....	75,612	80,127
“ “ 2 ^{ème} année.....	52,455	56,072
Cours élémentaire, Ecole Modèle....	60,410	65,591
“ “ 3 ^{ème} année.....	36,851	35,337
“ “ 4 ^{ème} année.....	20,772	18,228
Cours modèle.....	2,337	1,709
“ “ 1 ^{ère} année.....	9,397	8,439
“ “ 2 ^{ème} année.....	5,197	5,394
Cours académique, 1 ^{ère} année.....	2,654	2,517
“ “ 2 ^{ème} année.....	1,597	1,441

Cette considération a une haute importance pour se faire une idée de l'état de l'instruction de la province, et il faut feuilleter davantage le rapport pour comprendre les causes d'un état de choses aussi regrettable.

La cause commune qui est assignée à cette décroissance des études un peu supérieures est double.

Si l'on veut se donner la peine de parcourir le rapport on trouve qu'elle dépend :

- 1o. de la pauvreté.
- 2o. de l'indifférence des parents.

Voici d'ailleurs quelques opinions formulées d'une façon fort explicite.

L'inspecteur des comtés de Stanstead et de Compton dit :

La décroissance rapide du nombre des élèves dans une classe prouve que les parents ne comprennent pas suffisamment les avantages de l'éducation. En fait, on peut leur faire comprendre d'envoyer leurs enfants à l'école pour s'en débarrasser lorsqu'ils sont trop jeunes pour être utiles à la maison ; quand ils arrivent à dix ans on peut encore les obtenir pour les préparer à la première communion, mais après cela, ils se dépêchent de les faire revenir à la maison.

M. Théop. Beaulieu, inspecteur des écoles des comtés de Témiscouata et de Rimouski, ne rejette pas le blâme autant sur les parents et dit :

C'est le départ des jeunes gens pour la république voisine qui oblige les chefs de famille qui n'ont pas de bras pour les travaux de la ferme à enlever leurs enfants tout jeunes de l'école pour les mettre aux travaux agricoles. Il est inutile de dire que ces enfants-là restent dans une ignorance crasse. C'est l'exode aux Etats Unis qui dépeuple les districts et qui fait fermer les écoles dans bien des places, faute d'élèves en nombre

suffisant ; ceux qui pourraient venir demeurent trop loin et restent dans la plus complète ignorance.

“ L'émigration entrave tout progrès dans notre province, écrit M. P. F. Béland de Ste Julie. ”

Beaucoup d'autres inspecteurs déclarent la même chose. Les vieux parents qui restent au pays doivent garder les enfants à la maison pour leur soutien.

La pauvreté, l'indifférence et l'émigration conduisent fatalement à un autre inconvénient : l'incompétence des instituteurs. Les rapports des inspecteurs sont remplis de plaintes à ce sujet, et les rapports du surintendant indiquent qu'il y a 61 instituteurs et 1019 institutrices sans diplômes.

Pourtant il n'est pas difficile d'obtenir un diplôme.

Une jeune fille peut passer ses examens à seize ans, et les examinateurs ont, en général, bon cœur. “ Bien des postulantes, dit un inspecteur, après avoir été refusés à Montréal font des demandes devant des bureaux de campagne et obtiennent un diplôme de première classe. D'autres, en grand nombre, en dépit du refus d'un diplôme de cours complet des sœurs qui les instruisent, se présentent aussi et réussissent. ”

L'inspecteur Nantel dit aussi : “ On peut se demander si, dans quelques années, le diplôme de capacité signifiera quelque chose. Pour ma part je suis désolé de voir que le permis d'enseigner est donné si facilement à des gens qui n'ont pas l'habileté nécessaire, ce qui cause un tort considérable. Une personne d'âge à obtenir un diplôme et qui ne cherche pas à l'avoir ne devrait jamais être autorisée à enseigner, qu'elle soit compétente ou non. Si elle est compétente qu'elle prenne un diplôme, sinon, qu'elle n'enseigne pas. ”

La concurrence des jeunes filles dans cette situation, chasse les institutrices diplômées dans d'autres occupations ou dans d'autres pays.

Tous les inspecteurs parlent de la rareté des institutrices capables et insistent sur la nécessité d'un changement immédiat.

Les commissaires d'écoles, souvent des igno-

rants, " ne s'occupent pas d'autre chose que de diminuer les salaires au plus bas point possible."

Dundee, une municipalité riche, perçoit un *mil* et demi dans le dollar : (\$0,0015) et tient une école fermée presque toute l'année, deux autres fermées la moitié de l'année et deux autres trois mois par année, faute de ressources.

Les écoles de St-Jovite et de St-Faustin, d'après le rapport en question, sont restées fermées toute l'année parce que les commissaires n'ont pas trouvé d'institutrice.

Les écoles d'Arundel et de Ste-Valérie de Ponsonby ont été fermées pour le même motif, la plus grande partie de l'année.

Lorsque l'inspecteur persiste à dénoncer les écoles défectueuses il encourt l'inimitié de bien des gens. On a même essayé de poursuivre M. McGregor de Huntingdon, pour avoir fait un rapport sur l'état réel d'une école.

Le changement continu des instituteurs, la mauvaise classification et direction des élèves, la pauvreté du mobilier scolaire ; l'insalubrité des écoles ; l'insuffisance du matériel pédagogique ne sont que des inconvénients incidentels.

En résumé, l'impression qui ressort des rapports des inspecteurs, c'est que, dans plusieurs parties de la Province, le travail d'éducation n'avance pas et est aux mains de gens qui n'ont pas d'occasion de le faire avancer.

Avant de clore, il est bon de citer ces paroles de l'abbé Verreau qui s'adressent à tous les pères.

" Plus que jamais, cette année, j'ai eu l'occasion, dit le principal de l'École Jacques-Cartier, d'entendre les parents se plaindre du grand nombre et de la divergence des livres d'études. Cela se conçoit quand les élèves nous apportent des géographiés, des grammaires de deux ou trois auteurs différents.

" Je sais que la question est sérieuse et doit être résolue de façon à rendre justice à tous.

" Dans notre école normale nous enseignons oralement la grammaire, la géographie et l'histoire ; l'élève peut consulter le livre qu'il a, mais il n'y en a pas de réglementaire,

sauf pour la lecture. Au point de vue pédagogique, l'élève apprend mieux et financièrement il y a économie."

Quand le projet d'uniformité des livres d'écoles aboutira-t-il ?

MAGISTER

POPULARITÉ ET GROS SOUS

La *Vérité* contient la nouvelle suivante :

— Mgr Matz, évêque de Denver, Colorado, a donné sa démission à cause des difficultés financières de son diocèse qui sont telles qu'il se croit incapable de les surmonter. Il cède la place, dit un journal catholique, à quelqu'un qui soit plus populaire parmi son peuple et son clergé. C'est triste, ajoute l'*Observateur Louisianais*, qu'il faille recourir à la popularité pour faire le bien.

On admettra que pour qu'un évêque soit impopulaire parmi son peuple et parmi son clergé, il faut qu'il y ait quelque chose dans la tête de l'évêque qui ne soit pas absolument dans le bon sens.

Nous voulons bien croire qu'il était infaillible, mais si son infaillibilité était à l'envers des idées admises elle était sûrement de mauvais teint.

D'autant plus que sa démission n'est pas volontaire, comme voudrait le faire croire la *Vérité*.

C'est le représentant du Pape, encore bien plus infaillible que lui qui lui a arraché sa démission.

Evidemment cela faisait beaucoup de monde infaillible en train de ne pas s'entendre.

Il valait mieux en supprimer un et c'est Mgr Matz qui a disparu.

Par exemple, qu'est-il advenu des gens que Mgr. Matz a condamnés dans son diocèse.

Ont-ils été relevés des condamnations portées contre eux ?

Sont-ils sous le coup des mêmes censures et des mêmes défenses ?

Voilà ce qu'on ne sait pas.

L'*Observateur Louisianais* trouve que c'est bien triste qu'il faille " recourir à la popularité pour faire le bien."

Nous lui dirons que l'homme qui fait le bien.

sans arriver à la popularité doit alors le faire rudement *mal*.

Nous avons vu des gens offrir du pain au bout d'une fourche, et on ne leur disait pas merci.

Nous avons vu des évêques chercher à ramener des mécontents en déchainant contre eux des chanoines reptiliens.

Le résultat a été le même. Quand le peuple est bien traité, il agit bien.

Quand il est mal traité il se regimbe et alors *c'est au plus fort la poche.*

LUTTEUR.

LA MORT PERSECUTEE

On comprend parfaitement que des hommes au cœur de lièvre décrètent d'indignité le courageux citoyen mort au champ d'honneur ; car, en glorifiant ce trépas, ils s'exposeraient à l'affronter un jour si les circonstances l'exigeaient. Et dame ! on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Depuis quelque temps il a coulé beaucoup d'encre à propos de Chénier, et il est tout à fait inutile de rééditer ce qui s'est dit et écrit sur son compte.

Tous les honnêtes gens ont jugé la cause et l'ont bien jugée. Les autres, les contempteurs des vertus civiques, les apostats du patriotisme, les lâches vulgaires qui, tremblant à la pensée d'une correction des torys, rampent, l'oreille couchée, l'échine arrondie et le museau au niveau de la semelle des descendants de ceux qui ont assuré le triomphe de leurs exactions par l'incendie, le massacre et la potence.

Les sentiments qui inspirent les réprobateurs de Chénier sont si peu avouables, que ces gardiens du *loyalisme* sont contraints d'user de férocité envers le mort illustre que leurs calomnies ne peuvent plus atteindre.

Réduits au silence sur le rôle réel et glorieux du grand patriote par l'Histoire sereine dont la voix puissante perce tous les tumultes, ils comptent sur la terreur pour entraîner dans le courant de leur servilisme les esprits faibles que frappent tous les genres d'explication.

Il serait facile à ces rétrogrades de revenir sur un premier jugement sans rien perdre de leur dignité et sans offenser les Anglais qui savent, du reste, reconnaître le courage et la droiture de Chénier, tombé sur le champ de bataille en défendant nos droits, les armes à la main, mais le front haut et découvert.

Mais non ; il a été décidé dans un petit cénacle

canadien que Chénier était un insurgé, il faut qu'il demeure éternellement sous le coup de cette accusation. Il ne peut y avoir d'évidence pour ces gens-là ; leurs rancunes sont aussi implacables que leurs motifs d'agir sont mystérieux.

Tous les faits, tous les historiens, tous les témoins mentent. Eux seuls sont véridiques.

Ne pouvant prouver leur véracité par des documents, ils cherchent à souiller la mémoire de Chénier et espèrent que les repréailles qu'ils veulent exercer sur ses cendres auront le pouvoir de rallier tous les ignorants, qui ne manqueront pas de penser que l'intransigeance des *chouayens* doit être légitime.

Pour montrer jusqu'où peut aller l'implacabilité de ces hommes fielleux, voici le texte de la requête adressée aux commissaires du cimetière par M. Alfred Perry :

Montréal, 21 novembre 1894.

M. D. Durnford, secrétaire de la Compagnie du Cimetière Mont-Royal.

Cher Monsieur,

Auriez-vous l'obligeance de vous assurer si les commissaires trouveront une objection sérieuse au transfert d'une partie de mon terrain au cimetière aux parents de feu le Dr Chénier, attendu que les cendres de ce dernier doivent être enterrées en terre sacrée.

Le Dr. est tombé, frappé d'une balle en se battant contre les troupes de Sa Majesté en 1838. En conséquence une demande d'érection de tombeau ou de monument et de toute inscription devant y être inscrite, devrait être soumise aux commissaires qui l'accepteraient.

Je suis, Monsieur, votre etc.

ALFRED PERRY,

Un des survivants des tristes scènes.

Après quelque discussion, la résolution suivante a été adoptée :

Résolu : Que de l'opinion des commissaires il n'est pas désirable qu'un tel monument demandé par M. Perry soit érigé dans le cimetière et qu'ils ne peuvent consentir à un semblable transport.

La requête de M. Alfred Perry avait un caractère intime et personnel qui imposait aux commissaires du cimetière la réserve de ne pas la publier dans les journaux.

Ces messieurs ont cru devoir agir autrement, et voici la réplique qu'ils ont provoqué dans le *Star* :

Au rédacteur en chef du *Star* :

Monsieur,

Je trouve dans la *Gazette* de ce matin la lettre ci-inclus que j'ai écrite au secrétaire de la compagnie du cimetière Mont-Royal, ainsi que la résolution des commissaires concernant ma demande.

Permettez-moi de dire que je considère comme la plus inexcusable cette façon d'agir de la part des commissaires en donnant aux journaux le contenu de la lettre en question. Cela me met dans une fausse

position ainsi que les parents du défunt, attendu que jusqu'à aujourd'hui, je n'avais en aucune façon, laissé connaître à qui que ce soit d'entre eux que je leur transporterai un lot pour recevoir les restes de Chénier, et je ne sais pas s'ils consentiront maintenant à accepter.

Comme conclusion, permettez-moi d'informer les commissaires que la résolution est le plus grand subterfuge. Je ne demandais pas d'ériger un monument, je demandais simplement s'ils soulèveraient une objection sérieuse d'avoir les restes ensevelis dans mon terrain. Comme les commissaires ont jugé plus convenable de se servir des journaux plutôt que de moi personnellement, ils ne discuteront pas de mon intention d'employer la presse aussi pour discuter cette affaire.

ALFRED PERRY.

Ainsi on a refusé d'admettre les restes de Chénier dans le monument des patriotes de la Côte-des-Neiges ; on emploie les moyens les plus odieux pour flétrir sa mémoire et pour empêcher d'élever un cénotaphe à l'un de ceux à qui nous devons une part de nos libertés ; on refuse à un citoyen libre le droit de disposer d'une partie de sa propriété pour l'accomplissement d'un pieux devoir.

On ne s'arrêtera pas là. Un jour, des énergumènes envahiront la demeure du docteur Marcell, arracheront à la paix du tombeau les os décharnés du martyr et les jetteront en pâture aux chiens.

Ce jour-là, les *chouaoyens* se congratuleront bruyamment et présenteront de rutilantes adresses à leurs vénérés chefs.

URSUS.

TROISIEME CONCERT SYMPHONIQUE

Samedi dernier, l'association des artistes de Montréal donnait son troisième concert dans la salle des fêtes du Windsor.

Peu de personnes connaissent l'organisation de cette société musicale ; mais comme ce n'est pas le moment de parler de la fondation de cette œuvre aimable, j'en remets l'histoire à un moment plus opportun, me bornant à dire que tous les exécutants, animés d'un souffle artistique superlativement louable, se sont engagés, sans rétribution préalable, à supporter tous les frais généraux de ces manifestations, quittes à trouver, à la fin de la saison, un profit dérisoire... ou un déficit.

Le concert de samedi, le premier où ma bonne étoile m'ait conduit, a eu un succès très remarquable. Mille personnes environ y assistaient.

Ce nombre de dilettanti m'a causé un grand plaisir, mais je dois à la vérité reconnaître que la grande majorité des assistants appartenait à la société anglaise. Les Canadiens, bien que dignement représentés, étaient dans une proportion numérique confinant à la dérision.

Je fais cette constatation sans acrimonie, bien persuadé que le défaut de publicité n'a pas permis aux connaisseurs de race française de se porter en nombre suffisant à la salle du Windsor, si bien agencée pour recevoir les auditeurs les plus exigeants, soit au point de vue du confort, soit à celui du voisinage.

Le programme portait huit numéros dont je vais faire une analyse aussi complète que me le permettra l'espace qui m'est accordé.

Le concert a été ouvert par la *Marche de la Reine de Saba*, de Gounod. Cette marche, que tout le monde connaît et ne se lasse jamais d'entendre, a été superbement exécutée. Il y a dans cette page un jeu des cuivres d'autant plus remarquable que le nombre de ces instruments est réduit à l'indispensable dans l'orchestre de M. Couture.

Après est venue la symphonie en *Ré mineur*, de Schubert, symphonie inachevée, mais dont les deux mouvements, *allegro* et *andante*, suffisent à caresser l'oreille et le cœur. La première partie est un thème développé sur cinq notes dont la répétition périodique par toutes les combinaisons instrumentales impose une sensation d'une douceur exquise. - L'*andante* est composé de contrechants dont l'alternance berce l'esprit dans un mouvement de vague poésie faite de réminiscences tendres et gracieuses.

L'exécution de cette symphonie a été très remarquable et très applaudie.

Puis ce fut le tour de la *Rapsodie d'Auvergne*, de Saint-Saëns, pour piano et orchestre.

La savante interprétation de cette œuvre piquante a été l'occasion d'un succès flatteur pour le distingué pianiste, M. Emery Lavigne.

Sous les doigts inspirés de ce virtuose brillant, les notes s'épandaient sonores et pures : vigoureuses dans les *forte* où l'orchestre grondait ses thèmes populaires au pays des charbonniers, délicates et discrètes dans les passages où son clavier dialoguait avec le bucolique hautbois.

S'il l'ignore, je suis heureux d'apprendre à M. E. Lavigne que la partie du public qui l'a applaudi avec le plus de persistance et de frénésie, c'est la partie féminine.

L'ouverture de *Rienzi*, de Wagner, terminait la première partie du concert.

Tenter une semblable exécution, c'est faire preuve d'une courageuse audace. Malheureusement, la réussite parfaite n'a pas couronné la tentative. Il y a eu des trous, des attaques manquées, une légère hésitation générale indiquant manifestement que les répétitions d'ensemble, rigoureusement indispensables pour exécuter tel qu'il convient un pareil morceau, ont fait défaut.

Cette réserve faite, je m'empresse d'ajouter que l'au-

ditore a écouté cette ouverture avec une curiosité marquée, mais que c'est l'unique sensation qu'il a paru éprouver.

Cette musique, en effet, est étrange, heurtée, bourrée de dissonances harmoniques voulues; le rythme, cassé, riche en contre-temps, impose à l'esprit une fatigue au lieu de le détendre. Sauf un *allegro* martial, bien mesuré et écrit selon les règles de la musique humaine, nos oreilles profanes ne sont pas suffisamment préparées à ces accords tumultueux et cacophoniques.

J'ai peut-être un tempérament artistique trop bourgeois pour apprécier sainement les bruits combinés par Wagner, mais j'ai beau me battre les flancs, je ne trouve dans la musique du maître allemand que de l'incohérence où il y a, dit-on, un poème. Malheureusement, cette poésie est écrite dans une langue que je ne connais pas.

La seconde partie a été ouverte avec le *Ballet des Sylphes*, de Berlioz.

Ici, j'ai deux observations à faire relativement au choix et à l'exécution du morceau.

Le choix est mauvais, parce que ce ballet ne peut être joué sans harpes et que ces instruments n'existent pas dans notre orchestre symphonique.

Quant à l'exécution, elle a été imparfaite par suite de la lenteur du mouvement.

Je sais de longue date que quelques artistes prétendent que ce ballet doit être exécuté très lentement; mais, malgré la valeur de cet avis éclairé, je persiste et persisterai toujours à soutenir que Berlioz a écrit son ballet sur un mouvement de valse. Du reste, le caractère du poème impose rigoureusement ce mouvement.

Je cite en passant M. Sullivan, qui est venu chanter une romance en anglais. Ce monsieur, qui a une fort belle voix de baryton, a été rappelé par les bravos.

Le *Benedictus*, de A. C. Mackenzie, a été admirablement exécuté. C'est un morceau large, d'un chant doux et ému, dont les accords tenus ont une grande ressemblance avec les accords tendres de Gounod. Ce rapprochement ne doit pas se prendre en mauvaise part; je ne puis, au contraire, trouver de meilleur éloge.

Enfin cet agréable après-midi s'est terminé aux sons d'une élégante valse de Weldteufel, *les Patineurs*. Le prochain concert symphonique aura lieu le 20 décembre.

Le RÉVEIL engage les amateurs de bonne musique à ne pas manquer cette occasion d'aller goûter une des plus pures et des plus complètes jouissances intellectuelles.

HENRI ROULLAUD.

Sur un grand iceberg, dans le Kamschatka
Un ours blanc suivait un ours noir

MORALE

Les ours se suivent, mais ne se ressemblent pas.

LES LIVRES ET LES BIBLIOTHEQUES AUX ETATS-UNIS

M. Le Soudier, libraire éditeur français, commissaire rapporteur de la section de l'imprimerie et librairie à l'Exposition de Chicago, vient de publier son rapport. Nous en extrayons l'intéressant chapitre suivant :

Les Etats-Unis offrent un large champ de consommation pour les livres et les journaux, en quelque langue qu'ils soient imprimés. Les ouvrages de toutes sortes, scientifiques et littéraires, et les journaux sous toutes les formes, quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, illustrés ou non, y trouvent un nombre considérable de lecteurs.

Les Etats-Unis sont peut-être le pays du monde où l'on rencontre le plus de bibliothèques riches et bien aménagées. Les bibliothèques publiques, celles des universités et des collèges, tant des garçons que des filles, les bibliothèques privées et celles d'une foule d'institutions ou d'associations sont comme un immense réservoir où viennent se déverser les productions de l'esprit, sous quelque forme et quelque langue que ce soit.

Il n'est pas assez rare de voir les revenus d'une université atteindre pour une année 500,000 fr., 1 million, 2 millions même. La plus pauvre à un revenu annuel de 45,900 fr.

Ces nombreuses bibliothèques sont pour la plupart richement dotées, soit par des dons multiples en argent ou en livres, soit par des donations vraiment royales, dont les Mécènes américains comblent à l'envie les institutions qui ont un but utile. M. Standford ne vient-il pas de donner à une seule université la somme de 20 millions de dollars, soit plus de 100 millions de francs ! et les libéralités de ce genre ne sont pas rares sans atteindre des chiffres aussi élevés.

Pour donner une idée de la richesse de certaines bibliothèques, qu'il nous suffise de citer quelques chiffres. On compte actuellement aux Etats-Unis, d'après le dernier recensement, environ 4,000 bibliothèques contenant ensemble plus de 31 millions de volumes dont 27 millions de volumes reliés. Pour une population totale de 63 millions d'habitants, cela fait en moyenne une bibliothèque par 16,000 habitants et une moyenne de 50 volumes par 100 habitants.

Les Etats les mieux dotés en volumes sont ceux qui se trouvent sur les bords de l'Atlantique et ceux du centre. L'Etat de Massachusetts, avec une population de 2,200,000 habitants, possède à lui seul plus de 500 bibliothèques renfermant 6 millions de volumes et brochures. L'Etat de New-York, avec le même nombre de bibliothèques, possède 4,500,000 volumes et brochures pour une population de 6 millions d'habitants. Ensuite vient l'Etat de Pennsylvanie avec 350

bibliothèques contenant trois millions de volumes pour une population de 5,500,000 habitants.

Comme on l'a vu plus haut, la moyenne par 100 habitants est de 50 volumes pour les Etats-Unis. Mais tous les Etats ne sont pas si heureusement favorisés. Ainsi le Texas, l'Etat qui a le moins de volumes à lire, eu égard au nombre d'habitants, ne dispose que de 4 volumes pour 100 habitants, tandis que celui qui a le plus de livres à lire est le district colombien, qui dispose de 924 volumes pour 100 habitants. Dans l'Etat de Massachusetts, qui a Boston pour capitale on a 68 fois plus de volumes à lire que dans le Texas et le Texas en a 231 fois moins que le district colombien dont Washington est la capitale.

On estime qu'il y a aux Etats-Unis 3 bibliothèques de plus de 500,000 volumes, 1 de 300,000 à 500,000 volumes, 26 de 100,000, 128 de 25,000 à 50,000, 333 de 10,000 à 25,000, 565 de 5,000 à 10,000, et enfin 2,600 bibliothèques de 1,000 à 5,000.

Ce qui précède prouve assez que les Etats-Unis présentent un vaste champ ouvert à l'industrie du livre. Dans les bibliothèques publiques, les plus grandes facilités sont offertes aux lecteurs pour lire sur place ou emporter, les ouvrages qu'ils désirent consulter chez eux. Aussi, le public a-t-il pris l'habitude, quand il veut lire un livre, d'aller à la bibliothèques plutôt que chez le libraire. Beaucoup de bibliothèques sont gratuites et le prêt des livres est fait sans aucune rémunération. De là vient peut-être que le public acheteur est plus rare qu'en Europe.

En résumé, on lit beaucoup aux Etats-Unis, et, parmi ces nombreux lecteurs, c'est la femme qui forme le plus fort contingent. L'homme, nous entendons la généralité, manque de temps pour lire ; ses affaires l'absorbent trop et le font vivre dans une fièvre perpétuelle. Il se contente des journaux qui forment la seule lecture de la plupart des *business men* de l'Amérique du nord.

C'est ce qui explique les tirages fabuleux de certaines feuilles politiques, tirages inconnus dans notre vieille Europe, et le nombre de pages qu'ils comportent pour un seul numéro. On compte souvent trente-deux pages grand format, comme pour la *Chicago Tribune* dans son numéro du dimanche.

La femme, au contraire, a plus de loisirs. A l'opposé de l'homme qui, généralement à quinze ou seize ans, quitte l'école primaire pour se consacrer aux affaires et commencer son apprentissage, la jeune fille prolonge ses études bien au-delà et souvent jusqu'à vingt ans. Une fois mariée, elle continue à s'instruire, alliant l'étude des arts d'agrément aux études spéciales.

Aussi l'homme qui n'appartient pas à une profession libérale ne jouit-il, en général, que d'une instruction

plutôt sommaire, tandis que la femme possède une instruction d'un niveau plus élevé : son esprit est plus orné, grâce à ses lectures. Nous ne parlons, bien entendu, que de la classe qui s'adonne aux affaires et qui forme d'ailleurs les quatre-cinquièmes de la population aux Etats-Unis.

Cette prédominance intellectuelle de l'élément féminin assure dans les bibliothèques publiques une large place aux ouvrages de littérature et aux romans, tandis que, dans les universités, ce sont surtout les auteurs classiques et les ouvrages de sciences qui dominent.

Au milieu de tous ces livres, il serait intéressant de connaître la part qui est faite aux livres en langues étrangères et surtout aux langues française et allemande.

Un premier fait, pénible à constater pour nous, est que, dans un nombre important de bibliothèques, les livres en langue allemande entrent pour une portion considérable parmi les ouvrages en langues étrangères, proportion qui atteint pour certaines villes le chiffre énorme de 90 0/0. Quelques bibliothèques, toutefois, principalement dans l'Est, ont laissé une large part aux ouvrages français, surtout aux ouvrages littéraires ; mais plus on avance dans l'Ouest, après avoir quitté les Etats voisins de l'Atlantique, plus on constate que la langue allemande domine.

Il en est de même pour les périodiques. Ainsi, à la bibliothèque de Chicago on compte 65 périodiques allemands, plus 21 journaux en langue allemande publiés aux Etats-Unis, surtout à Chicago, tandis qu'on ne rencontre que 21 périodiques français, plus 2 journaux en langue française, imprimés aux Etats-Unis, le *Courrier de l'Illinois*, publié à Kankakee, et le *Courrier des Etats-Unis*, publié à New-York. Cet état de choses est dû à l'immigration allemande aux Etats-Unis.

COQUELIN

ET L'ART DU COMEDIEN

L'acteur, l'orateur et l'écrivain.—Le nouvel ouvrage de Coquelin.—La grammaire du comédien.—Règles à suivre.—L'articulation et la diction.—La beauté physique au théâtre.—Un arrêt un peu cassant.—Les jalousies d'artistes.—Le naturalisme sur la scène.—Conclusion de Coquelin

C'est de Coquelin aîné qu'il s'agit, du sociétaire distingué, voire même célèbre, de la Comédie-Française. Il a du talent, beaucoup de talent même, on ne saurait le nier, et, si on en doutait, il saurait le prouver de plusieurs façons, comme artiste, comme écrivain et comme orateur.

Esprit lettré, ouvert à toutes les idées nouvelles,

c'est peut-être le titre d'orateur qui le séduit le plus. Toutes les fois que l'occasion s'est présentée de montrer qu'il possédait cette faculté remarquable et peu ordinaire, l'art de la parole, il l'a saisie avec empressement. Entre nous, je crois qu'en ceci la mémoire joue un fort grand rôle ; mais passons légèrement sur ce point, que je n'ai pas l'intention de discuter.

En tous cas, ceux qui l'ont entendu, à la salle des conférences du boulevard des Capucines, défendre avec une alerte éloquence, sans pose et sans phrases, la profession de comédien, lui reconnaîtront facilement toutes les qualités de l'orateur, ou plutôt du causeur charmant, séduisant, que n'ont pas toujours au même degré ceux qui passent pour des maîtres dans l'art de bien dire.

Que d'écrivains, que d'auteurs dramatiques, Coppée, Manuel, Paul Ferrier et bien d'autres de l'école nouvelle, qui lui doivent leur réputation ! Interprète ardent, passionné, que de poètes seraient restés dans l'ombre, sans son prestigieux talent !

Il y a du Gaulois robuste dans Coquelin aîné, et sa verve et son humour se trouvent dans tous les opuscules qu'il a signés de ce nom qui est clair comme une sonnerie de clairon : *Coquelin !*

Lisez son nouvel ouvrage, *l'Art du Comédien* et vous me direz s'il a été jamais écrit rien de plus complet, de plus intéressant, sur cet art illustré par Molière et Talma d'un côté, par Rachel et la Ristori de l'autre. C'est un vrai manuel de l'acteur, et je ne crois pas que l'auteur ait oublié ou sacrifié une seule règle.

En homme pratique, ou plutôt en artiste de grande valeur, il est entré dans tous les détails du métier et il a donné à tous ceux qui se destinent à la difficile carrière théâtrale des indications précises et des conseils si judicieux que tout le monde les suivra.

Ainsi, sur la diction, sur l'articulation, Coquelin a résumé, et c'est là un des mérites de son petit livre, des choses dites avant lui par des écrivains ou des professeurs qui font autorité ; mais il a joint aux préceptes des considérations décisives qui marquent ces répétitions si utiles de son empreinte originale.

L'articulation, nous dit-il, est l'étude sur laquelle doit se porter le premier effort de l'acteur. Elle est à la fois l'A B C et le plus haut point de l'art. Il faut l'apprendre au début, comme les enfants apprennent la civilité, parce que l'articulation est la politesse des comédiens, comme l'exactitude est la politesse des rois, et il faut ensuite la cultiver toute sa vie... C'est qu'en effet, quand on s'adresse au public, il convient de s'en faire comprendre et, par conséquent, d'articuler nettement.

Mais, le naturel ? me dira-t-on. Ne faut-il pas parler naturellement ? "Ah ! ne me parlez pas du naturel

de ceux qui se dispensent d'articuler, causent devant le public comme ils feraient à table, s'interrompent, se reprennent, mâchent leurs mots comme un bout de cigare, *bafouillent*, c'est le terme, et font du style de leur auteur je ne sais quoi de haché menu comme chair à pâté..."

Voilà qui est écrit de main de maître, et on a grande envie de nommer tous ceux que visent ces lignes, qui sont la photographie de bien des artistes.

* *

A l'articulation, à la diction, se rattache directement l'étude de *la voix*, et Coquelin reconnaît toute l'importance de cet instrument.

Défectueux chez certains artistes, il leur a joué, pendant toute leur vie, les plus vilains tours. Lesueur, par exemple.

"Avec ce talent extraordinaire, nourri de l'étude intime des personnages, il lui manquait une chose pour que l'illusion fût complète : c'était la voix. Il n'avait pu discipliner la sienne : elle restait dans tous ses rôles la voix de Lesueur, fort comique, mais d'un comique invariable. Il avait à dire, dans *le Chapeau d'un horloger* : "Monsieur, Madame me désire." On entendait : "Monsieur, Madame me désierre !"

Puis, Coquelin demande si un acteur doit aborder les deux genres, le tragique et le comique. Oui, répond l'auteur de *l'Art du Comédien*, si son physique ne s'y oppose pas absolument. Il y a, en effet, des spécialistes que leur figure condamne à ne jouer que certains rôles ; mais ils sont rares, et la plupart des grands comédiens ont cueilli le double laurier.

* *

On les compte, ceux-là, et Régnier, le maître de Coquelin, Frédéric Lemaître, malgré leur immense talent, malgré le don qu'ils avaient de se transformer, pour ainsi dire à volonté, n'ont jamais osé aborder la tragédie. Coquelin, lui-même, sera-t-il plus audacieux ? Voilà ce qu'oublie de nous dire le grand artiste, et je le regrette.

Mais il a raison, quand il dit que la beauté physique, dans la comédie, comme dans le drame, n'est indispensable que pour les jeunes premiers. Il faut, de toute nécessité, qu'ils soient beaux ou le paraissent.

"On peut le paraître et attirer les cœurs, et ne pas l'être absolument. Je suis certain de me pas blesser mon camarade Delaunay, en lui disant qu'il n'a pas le nez purement grec. Et cependant, qui a paru plus joli en scène ? Il avait le *charme* ; un je ne sais quoi de jeune, de tendre, de léger qui, je n'hésite pas à le dire, s'en est allé avec lui."

Voilà, peut-être, un arrêt qui ne sera pas tout à fait du goût de quelques-uns des artistes de la Comédie-

Française ! On s'émeut facilement dans la maison de Molière, et, il n'y a pas longtemps, il s'est produit bon nombre de protestations qui ont failli dégénérer en véritable émeute, à la suite de quelques nominations de professeurs. Cette franchise un peu cassante, si bien dans le tempérament autoritaire de Coquelin, ne lui rendra pas l'amitié de bon nombre de ses collègues, jaloux de la haute situation qu'il occupe !

* *

Mais j'arrive à deux questions capitales que l'éminent artiste discute à la fin de son livre avec un talent, avec un esprit, avec une puissance de logique et de raison qui s'imposent à tous. Je veux parler du *naturalisme* sur la scène et de la *sensibilité* au théâtre. Il faudrait tout citer, pour donner une idée exacte de la façon supérieure avec laquelle Coquelin traite ces deux sujets si importants.

Pour lui, l'art dramatique doit rester un *art*, c'est-à-dire qu'il doit mêler à l'expression de la vérité le parfum de la poésie, le pressentiment de l'idéal, et c'est pourquoi le naturalisme au théâtre lui semble une erreur. Pas plus qu'il ne veut que, sous prétexte de pittoresque, on s'écarte de la vérité, il ne faut pas que l'on tombe dans le banal et l'horrible. Coquelin est pour la nature et contre le naturalisme.

"C'est, ajoute-t-il, l'histoire si souvent vérifiée du bâteleur et du paysan. Le bâteleur imita le cri du cochon de lait, on l'applaudit. Le paysan, qui a parié qu'il crierait aussi bien et qui, sous son manteau, cache un vrai cochon de lait, pince l'animal à la sourdine ; l'animal crie, il est sifflé. C'est que cela se passait sur les planches : c'est qu'en cela le point de vue est différent, suivant qu'on regarde du pavé de la rue ou des banes du théâtre.

"Que voulez-vous ? Le cochon criait fort bien, sans doute ; mais il criait sans art. Et voilà l'erreur du naturalisme : il veut toujours faire crier les cochons."

* *

Quant à la deuxième question, elle se rattache très étroitement à la première, — c'est là un de ces problèmes toujours posés et jamais résolus et auquel Diderot a donné le plus de développement dans son *Paradoxe du Comédien*.

Faut-il que le comédien éprouve lui-même ce qu'il exprime ? Faut-il qu'il se pénètre de son rôle au point de s'identifier complètement avec son personnage ? Faut-il, enfin, qu'il ressente réellement l'émotion qu'il doit communiquer au spectateur ?

D'après Diderot un comédien trop impressionnable ne pouvait être qu'un mauvais comédien.

Coquelin partage absolument cette opinion et il s'en explique avec une conviction sincère :

"Il est clair, dit-il, que, s'il faut qu'ils pleurent pour faire pleurer, la logique exigera qu'ils se grisent pour jouer l'ivrogne, et pour jouer parfaitement l'assassin ils se feront suggérer par quelque hypnotiseur l'idée de poignarder leur camarade ou le souffleur, au besoin."

Voici une anecdote, à l'appui de cette opinion. Un jour ou plutôt un soir, Elwin Booth, le grand comédien anglais, jouait *Le Roi s'amuse*. Le rôle était dans ses meilleurs ; il l'aimait fort. Ce soir-là, il s'y complut plus encore que de coutume, et la force des situations, le pathétique du langage agirent si puissamment sur lui qu'il s'identifia complètement avec son personnage : des larmes réelles coulèrent de ses yeux ; l'émotion brisa sa voix ; de véritables sanglots le suffoquèrent, et il lui sembla qu'il n'avait jamais si bien joué.

La pièce achevée, il vit venir à lui sa fille, son plus sûr critique ; elle avait vu la pièce d'une loge et accourait, inquiète, lui demander ce qu'il avait et comment il se pouvait faire qu'il se fût, ce soir-là, si mal acquitté de son rôle !

C'était là une confirmation précieuse de ce fameux paradoxe de Diderot, qui est bien près de la vérité : pour émouvoir, il ne faut pas être ému, et le comédien doit, en toutes circonstances, rester maître absolu de soi-même et ne rien livrer au hasard.

* *

Et Coquelin conclut ainsi :

"Il est nécessaire qu'en voyant jouer un acteur, le spectateur l'oublie et ne voie que son personnage ; il est excellent, et c'est la preuve de sa supériorité, qu'en relisant la pièce, ou en voyant la pièce jouée par un autre, le spectateur se le rappelle et se dise : Il n'y a que lui !

"Qui sait ? C'est peut-être parce que Shakespeare et Molière ont appartenu à notre art qu'ils ont su à ce point banir le moi de leur théâtre, si profondément marqué cependant du sceau de leur génie.

"Étudions-les donc sans cesse, chétifs que nous sommes, et par dessus ou à côté, pour vérifier et compléter, ne nous laissons pas plus qu'eux de regarder dans la Nature, l'éternelle, la Divine Comédie."

LORGNETTE

QUESTIONS et REPONSES

L'OREILLE MUSICALE

"Je meurs d'envie d'écouter et d'aimer la musique, mais j'ai beau faire, c'est du bruit et puis c'est tout", disait la grande Catherine. A qui peut-on attribuer le manque d'oreille dans certains organismes ? Cette lacune est-elle d'ordre intellectuel ou purement physique ?

Existe-t-il quelque moyen de faire entendre la musique à ceux qui n'en ont pas l'instinct naturel ?

DELLE HAUTE

La grande impératrice de Russie se trouverait en

fort bonne compagnie si, autour de son auguste personne, elle assemblait dans le royaume des morts, toutes les célébrités qui, comme elle n'aimaient point la musique.

Elle pourrait se composer une cour fort convenable avec tous les hommes de guerre, les poètes, les philosophes, les littérateurs, les artistes de tous genres et aussi... les musiciens n'entendant goutte à cet art qui exerçait une telle puissance sur l'âme d'Alfred de Musset qui écrivit un jour ce vers :

C'est la musique à moi qui m'a fait croire à Dieu !

Parmi les célébrités littéraires dont la "mélophobie" est notoire, il faut citer Beaumarchais qui écrivit la fameuse phrase : "Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante." Théophile Gautier, qui prétendait que la musique était de tous les bruits le plus cher ; Fontenelle, l'auteur du mot : "Sonate, que me veux-tu ?" qui disait qu'il y avait trois choses qu'il n'avait jamais comprises : le jeu, les femmes et la musique ; le bon poète La Fontaine....

Napoléon Ier n'aimait guère que l'harmonie du canon. La musique, disait-il, lui portait sur les nerfs. Toutefois, en homme pratique, il comprit tout l'avantage qu'il pouvait en tirer au point de vue militaire ; aussi donna-t-il l'ordre aux musiques des régiments de jouer tous les jours sur les places "situées vis-à-vis des hôpitaux, afin de donner du courage aux blessés".

Le prince de Metternich, qui négocia son mariage avec Marie-Louise, avait pour la musique le même sentiment que l'empereur.

Napoléon III ne supportait la musique qu'à grand-peine.

Parmi les contemporains, il ne faut pas oublier Victor Hugo qui, par orgueil de poète, se faisait terriblement prier lorsqu'un compositeur lui demanda l'autorisation de mettre ses poésies en musique.

— Mes vers, disait-il, ne sont donc pas assez harmonieux pour qu'ils ne puissent pas se passer de bruit désagréable ?

Nous pensons que nos lecteurs liront avec intérêt l'avis des musiciens compétents qui ont bien voulu répondre à la question du REVEIL.

Il est certaines personnes qui *perçoivent juste les sons*, mais qui les traduisent faux ; la voix répond mal à leur volonté ; il y a un travail patient à faire pour le professeur et pour l'élève qui devra étudier avec persistance les intervalles, les distances et assouplir peu à peu l'organe vocal récalcitrant.

Il faut, pour chanter juste, qu'il y ait une corrélation perpétuelle entre les deux organes, l'ouïe et les cordes vocales.

Mais le sens auditif perçoit mal, est *infirmes*, il me semble très difficile, pour ne pas dire impossible, de le redresser ; c'est un vice de perception comme il s'en produit pour la vue.

Tel est mon faible jugement dans la question si intéressante posée par le *Courrier de Figaro*.

MARMONTEL.

Le nombre des personnes pour lesquelles la musique n'est qu'un *bruit* est beaucoup plus considérable qu'on ne pourrait le supposer, et celles qui sont affligées de ce... non-instinct ne l'avouent pas toujours comme Catherine II.

Serait-il possible, par une éducation méthodique et raisonnée, d'éveiller le sentiment musical chez ces personnes, de les amener, peu à peu, à comprendre ?

Je crois qu'il en est ainsi chez les enfants, je parle de ceux qui n'ont aucun don particulier, de ceux qui acquièrent, par l'exercice, un jugement moyen qui leur permet de goûter *certaines* sensations musicales.

— Mais pourrait-on essayer de ce système sur les adultes ?

On comprend aisément que leur indifférence naturelle pour tout ce qui est *musique*, les occupations plus ou moins multiples de la vie ne les engagent pas à tenter des épreuves qui demanderaient sans doute beaucoup de patience, de désir de s'instruire, et dont le résultat ne serait rien moins que certain !

PALADIPHE.

FEUILLETON

LA MAIN COUPEE

SECONDE PARTIE

VIII

En outre, par suite de l'habitude qu'il avait contractée de vivre seul et de se transporter mentalement par la force de ses désirs aux lieux qu'habitait Lucy, il n'avait qu'à fermer les yeux pour la voir dans sa retraite aussi distinctement que s'il eût été à ses côtés. Alors il assista à un drame intime dont les phases, à des intervalles irréguliers, se déroulaient devant lui. Comme autrefois, il se retirait le soir dans sa chambre, et sûr de n'être point dérangé, il usait avec des voluptés cruelles de son don de seconde vue. Ce fut ainsi que d'abord il vit Lucy, qui avait repris ses vêtements de deuil, se lamenter et pleurer. Elle allait et venait aux endroits qu'ils avaient parcourus ensemble ; mais le plus souvent elle demeurait assise dans son fauteuil ou s'agenouillait sur son prie-Dieu, devant le tableau d'une Madone aux sept douleurs. Le souvenir de cette peinture, d'une conception à la fois naïve et sublime, faisait ressouffrir Armand. N'était-ce pas lui, en effet, dont la main barbare avait enfoncé les sept glaives dans le cœur saignant de la jeune femme ! Il frémissait en songeant qu'elle commençait peut-être à répudier toute espérance humaine et à chercher dans la religion un asile contre ses chagrins. Peu à peu, cette pensée le domina complètement. Bientôt il ne vit plus miss Stanby que dans la chapelle du couvent des Carmélites, où il s'était tenu debout auprès d'elle, les bras croisés et défiant le ciel. Le ciel le punissait en la lui disputant. D'autres fois, il se demandait si elle n'avait point exigé qu'il partit afin d'accomplir un sacrifice irréparable et de se mettre à l'abri de soupçons honteux qu'il lui avait témoignés et dont elle l'aurait

jugé incapable de jamais secouer le joug. Il n'aurait pas dû partir. A force d'amour et de repentir, il l'aurait attendrie, il l'aurait reconquise, tandis qu'elle avait probablement interprété sa résignation et son prompt départ comme un désir secret de s'éloigner d'elle. Ainsi, il était frappé de tous les côtés, et, dans la nuit de ses pensées contraires, il n'avait pour s'éclairer que les douteuses lueurs de son exaltation et de ses rêves. Cette manière de vivre en imagination auprès de son amie absente tenait tellement du merveilleux, qu'il voulait recourir au merveilleux lui-même. Il avait cru s'apercevoir jadis que les mains de Lucy répondaient par de mystérieuses pressions à ses désirs ou à ses craintes. Il prit ces mains dans les siennes, mais elles se turent. Le marbre ne fut plus que des os. Le talisman était brisé. Ainsi que l'avait dit miss Stanby, c'étaient bien véritablement les mains d'une morte.

Elle était donc morte pour lui ! Elle avait cessé de lui appartenir, et ne lui appartiendrait plus jamais. Il ne se rendit bien compte de cette idée que lorsqu'une dernière vision lui eut montré miss Stanby faisant son noviciat de carmélite, et s'approchant de jour en jour du terme où elle n'existerait plus pour la terre. Et, pendant ce temps, lui courait au bout du monde ! De reste, il était sans aucune nouvelle. Souvent, dans ces lointains voyages, les lettres n'arrivent à la destination du navire que lorsqu'il en est déjà reparti, et ne le rejoignent qu'à son retour au port. Alors Armand ne vécut plus que par la frêle espérance de revenir en Europe assez à temps pour s'opposer à la résolution de miss Stanby. A l'expiration de l'année, il débarqua en France et alla aussitôt en Angleterre. Il avait plus que le pressentiment, il avait la conviction de ne pas se tromper dans ses terreurs.

Il arriva à Glennarten un matin du mois de septembre. Pour aller à Green-Castle, il lui fallait passer près du couvent des Carmélites. Il en aperçut de loin les hautes murailles ruinées. En même temps il entendit le son joyeux des cloches. Elles sonnaient à toute volée. Tout à coup elles se turent, mais bientôt elles s'ébraulèrent de nouveau. Seulement, cette fois, ce fut pour le glas d'une cérémonie funèbre. Armand se fit conduire à la porte du couvent. Il trouva un grand concours de peuple aux abords de la chapelle, et se fraya avec peine un passage dans la foule. Il parvint ainsi jusqu'au chœur, sans presque avoir la conscience de ce qu'il faisait, et regarda avec étonnement autour de lui. Les assistants priaient, mais il semblait y avoir un temps d'arrêt dans le service qui se célébrait. Tous les yeux étaient fixés sur la grille qui séparait la chapelle de l'intérieur du couvent. Un grand rideau vert était tendu derrière cette grille, et empêchait de rien voir. Selon toute probabilité, ce rideau venait d'être baissé et on attendait qu'il se relevât.

"Monsieur, dit Armand à un gentleman qui se trouvait près de lui, pourriez-vous me dire quelle est cette cérémonie ?

— C'est une prise de voile.

— Et quelle est la personne qui se fait religieuse ?

— Je ne le sais pas. J'habite assez loin d'ici. On m'a prévenu, et je suis arrivé."

Armand étouffait, mais il n'osait pas demander ce qui s'était passé.

"La jeune femme est venue tout à l'heure en grande

toilette, continua son voisin. Elle était bien belle, mais bien pâle. La prise de voile est une cérémonie imposante, mais toujours pénible à voir. N'est-ce pas votre avis, monsieur ?"

Armand ne répondit pas. On tirait en effet le rideau, et le jeune homme était tout entier au spectacle qui s'offrait à ses regards à travers les barreaux de la grille. De chaque côté, les religieuses étaient rangées en longues files. Au milieu, dans l'espace laissé libre, une bière, recouverte d'un drap noir, reposait sur le sol. C'était dans cette bière que la nouvelle carmélite devait se coucher pendant qu'on dirait sur elle l'office des morts. Toutefois, avant qu'elle s'y couchât, il fallait lui couper les cheveux. Près d'un escabeau sur lequel elle devait s'asseoir, à deux pas du cercueil, une sœur converse, tenant à la main de grands ciseaux, était debout et attendait. Tout était donc prêt. Il ne manquait que la religieuse, que l'on venait de dépouiller de ses habits mondains et à qui l'on achevait sans doute de mettre son costume. Elle parut enfin. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules et encadraient son visage blanc et amaigri. Sa démarche était chancelante, et ses yeux bleus étaient pleins de résignation et de tristesse.

"Lucy !" s'écria Armand.

Il tendit les bras vers elle, et tomba évanoui sur les dalles de la chapelle.

Quand il reprit l'usage de ses sens, il était étendu sur un lit. La chambre où il se trouvait était à peine éclairée par la lueur mourante d'une lampe qui luttait avec les premières et indécises clartés du matin. Il avait encore le délire ; car, malgré une excessive surexcitation desprit, il n'assemblait ses idées qu'avec beaucoup de difficulté. Il tarda peu néanmoins à reconnaître la chambre qu'il occupait autrefois dans sa petite maison près de Green-Castle. Alors il put croire que rien n'était changé depuis un an, et il éprouva ce bien-être mêlé d'un peu d'effroi qui suit le réveil après un mauvais rêve. Cependant son imagination lui retraçait avec une rapidité fébrile toutes les aventures de ce rêve, et elles s'enchaînaient d'une façon si logique, qu'elles lui apparurent bientôt comme autant de réalités. En outre, il lui semblait que sa chambre avait un autre aspect. Les vases de Chine n'étaient plus garnis de fleurs, et il n'apercevait plus sur la table le livre qu'il avait quitté la veille ou la page qu'il avait commencée. Pour mieux se convaincre, il écarta légèrement le rideau de son lit, et il vit miss Stanby, vêtue en carmélite, qui veillait à son chevet.—La mémoire et le sentiment de la réalité lui revinrent à la fois.

"Oh ! Lucy, s'écria-t-il, vous ici ! Ce n'est donc point un rêve que j'avais fait. Vous ! vous !" répétait-il à plusieurs reprises.

Il y avait dans sa voix un tel accent de douleur et de reproche, que Lucy, toute tremblante, ne répondit pas d'abord.

"Oui, Armand, dit-elle enfin, c'est moi, moi qui suis venue pour vous soigner.

— Vous, me soigner ! et de quel droit ? Quand c'est vous qui avez fait tout le mal ; quand vous m'avez sacrifié à Dieu !

— Ne blasphémez pas, Armand. On peut nous entendre ; on pourrait nous séparer.

— Et qui donc pourrait nous séparer ?

— La supérieure, qui est dans la chambre à côté, et qui ne m'a permis que par une grâce spéciale de venir auprès de vous.

— Ah ! fit le malheureux jeune homme, vous ne m'aimez plus ; vous ne m'avez jamais aimé !

— Armand ! s'écria Lucy.

Il ne se méprit point à ce cri du cœur.

— Ah ! tu m'aimes encore, dit-il. Eh bien, puisque tu m'aimes, viens, partons ensemble. Nous fuirons le plus loin possible, et nous nous aimerons pour tout le mal que nous nous sommes fait l'un à l'autre."

Il essaya de se lever, mais il était trop faible.

— "Je ne puis pas," murmura-t-il.

Lucy appuya sa main glacée sur le front brûlant d'Armand pendant qu'il répétait tout bas :

— "Hélas ! hélas ! vous m'avez sacrifié.

— Armand, dit-elle, le bonheur pour nous était impossible. Si vous avez gardé cette seconde vue que vous possédiez autrefois, vous avez dû suivre une à une toutes mes angoisses. Je n'ai cédé qu'à l'excès de ma souffrance. Notre union eût été insensée. Sans cesse le souvenir se fût placé entre nous. A chacune de vos caresses, vous vous seriez rappelé les siennes. Je me les rappelle bien, moi ; et leur souvenir, aujourd'hui encore, me brûle comme un fer rouge. Armand, pour vous et pour moi, j'étais à jamais flétrie.

— Eh ! qu'importe, si, moi, je ne me souviens plus ! qu'importe que tu sois flétrie si je t'aime ! Oh ! je t'en prie, ne m'abandonne pas !"

Ses mains s'attachaient aux vêtements de la jeune femme, et peu à peu il l'attirait vers lui. Bientôt elle fut tout à fait penchée sur le lit. Il la saisit dans ses bras. Mais aussitôt Lucy se redressa épouvantée. Elle s'éloigna et se laissa tomber à genoux en s'écriant :

— "O mon Dieu, pardonnez-moi !... Adieu, Armand," ajouta-t-elle en se relevant.

— Lucy, s'écria-t-il, si je ne dois jamais vous revoir, je me tuerais !"

Elle revint près de lui avec un affreux déchirement de cœur.

— "As-tu donc prononcé des vœux éternels ? demanda-t-il.

— Non," répondit-elle.

Elle s'enfuit sur ce mot dans la chambre voisine, et se jeta dans les bras de la supérieure des Carmélites en balbutiant avec des sanglots :

— "Ma mère, ma mère, secourez-moi, sauvez-moi !"

Armand fut cependant huit jours entre la vie et la mort. Le vieux Dickson le soigna et ne le quitta pas une seconde. La convalescence fut difficile. Dès qu'Armand put se lever, il fit placer un fauteuil sur la terrasse, et, durant des heures entières, il regardait le couvent des Carmélites. Quand il commençait à marcher, il voulait y aller. Avec une tenacité singulière, il s'en rapprochait chaque jour de quelques pas. Lorsque ses forces furent entièrement revenues, il s'installa au pied même des vieilles murailles. Il ne rentrait chez lui que pour prendre ses repas à la hâte. Il avait la pensée fixe de vivre sous la fenêtre de Lucy jusqu'à ce qu'elle se décidât à fuir avec lui. Ne serait-elle pas témoin de son repentir et de sa souffrance ? Le vent, le soleil et la pluie le trouvaient immobile au poste qu'il s'était choisi. Le soir seulement, il escaladait les

murs du cimetière et s'asseyait près de la tombe où il avait proféré les fatales paroles qui l'avaient séparé de son amante. Mais aussi, de cet endroit, il la voyait, au milieu des autres religieuses, passer dans le corridor du cloître pour aller à sa cellule.

— "Monsieur, lui dit un matin Dickson, si vous continuez à agir ainsi, vous tuerez ma pauvre maîtresse.

— Que dis-tu là ? s'écria-t-il.

— Je dis qu'elle est bien malade ; je l'ai appris de la sœur tourière."

Ce jour-là, précisément, un serviteur du couvent vint prévenir Armand que la supérieure des Carmélites le priait de se rendre chez elle. Il crut à un malheur et sortit à la hâte.

La supérieure reçut Armand dans son oratoire. C'était une femme âgée, d'une apparence froide et pleine de dignité, mais dont le regard se fixa sur le jeune homme avec autant de douceur que de pitié.

— "Miss Stanby est morte !" lui dit Armand en pâlisant.

— Non, fit la religieuse : sœur de la Charité n'est pas morte ; mais elle est presque mourante, et c'est vous qui la tuez.

— Moi !

— Tenez, lisez," dit-elle.

Elle lui tendit un papier. Ce papier était de l'écriture de miss Stanby, et ne contenait que ces quelques mots :

— "Armand, votre présence et le spectacle de votre chagrin me font lentement mourir. Au non de l'espérance que nous pouvons avoir de nous retrouver un jour, absentez-vous, partez !"

— "Et vous me jurez, dit-il après avoir lu, que c'est bien là la libre expression de la volonté de miss Stanby ?

— On ne ment point ici, répondit la supérieure en montrant un christ pendu à la muraille. Dieu nous juge et nous voit !

— Et, si je pars, puis-je emporter avec moi quelque espérance ? fit-il en joignant les mains.

— Mon frère, dit la religieuse, ne sondons point les desseins de Dieu. Il peut, dans son indulgence infinie n'accepter que pour un temps d'épreuve le cœur qui ne s'est pas entièrement donné à lui. Il peut relever des vœux qu'on lui a faits."

Armand partit. Pendant longtemps, il a régulièrement écrit à la supérieure du couvent des Carmélites des lettres qui sont restées sans réponse. Seulement, chaque année, à différentes époques, il a reçu, dans quelque lieu du monde qu'il se trouvât, toute fanée par le voyage, mais gardant un doux parfum qui lui rappelait Lucy, cette petite fleur bleue du myosotis, à laquelle l'imagination et la rêverie ont donné pour légende chez tous les peuples : "Ne m'oubliez pas." Ces trois mots sont pour lui tout un poème de mélancolie. Il y voit le combat que se livrent, dans le cœur de la carmélite, son amour toujours vivant et le souvenir, tempéré cependant par le sentiment religieux, de ses anciennes douleurs. Lui aussi en attendant la fin de ce combat, se résigne à la volonté de Dieu, qui lui doit rendre son amante ou la lui enlever à jamais. Mais il a foi dans l'avenir et il espère toujours.

HENRI RIVIÈRE

FIN

Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.

On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprimo par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS,

AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs, W. Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Téléphone 2243.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.

4 REPRESENTATIONS Par Jour

2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, ACROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR SON LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.

NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,

221—RUE CRAIG—221